

lique délicieux. La grande boîte ne coûte pas plus de 3 fr. 50. La poudre de Lavande ambree de Bourbon est en même temps le plus grand destructeur de mites que l'on connaisse. Pour préserver les lainages et fourrures, il suffit de les en saupoudrer après les avoir fait battre et brosser.

Il faut qu'une femme soit bien belle pour se flatter de ne rien perdre de ses qualités physiques en sortant d'un bain de mer. Le plus redoutable des dangers qu'elle court c'est de ressembler à un chat mouillé avec ses cheveux collés sur son front et sur ses tempes. Elle peut, il est vrai, pour éviter ce lamentable dénouement, s'affubler du fameux bonnet de toile cirée jaune ou noir; mais alors c'est encore plus terrible et Cléopâtre elle-même, sous cet horrible couvre-chef, eût sans doute prêté à rire. Que faire alors? N'y a-t-il aucun remède à cet inconvénient douloureux? Si, mesdames, il y a la *Néréide*. L'homme qui se préoccupe le plus de perpétuer la jeunesse et d'éterniser la beauté — j'ai nommé Lenthéric — se charge de tout. Avec sa *Néréide*, vous savez ce postiche qui pèse à peine vingt grammes, vous pourrez nager, plonger, et vous sortirez de l'onde telle que Vénus elle-même avec vos cheveux ondulés, comme si rien ne s'était passé.

La pluie, le vent, le brouillard, la lame sont impuissants à détruire le charme et l'harmonie de ces coiffures que vous pourrez employer entières, c'est-à-dire couvrant toute la tête ou bien ne couvrant que le front et les tempes. Il convient d'ajouter que Lenthéric a mis ces petits chefs-d'œuvre à la portée de toutes les bourses.

Claire de Chancenay.

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *La Femme de Claude*, drame lyrique en trois actes, d'après Alexandre Dumas fils, poème de M. Louis Gallet, musique de M. Albert Cahen. — Reprise de *Don Pasquale*, de Donizetti.

Il serait parfaitement cruel et excessivement puéril de vouloir rechercher avec trop de conscience professionnelle les qualités ou les défauts de la partition de *La Femme de Claude*, que le théâtre de l'Opéra-Comique, après une assez longue hésitation — fort justifiée d'ailleurs — vient de prendre le parti de nous faire connaître hier. L'attente que cette partition a dû subir — on parle de deux ans pleins consacrés aux études et remaniements — les anecdotes plus ou moins authentiques que l'on raconte à son sujet, la peine que l'auteur, point rompu au métier, éprouva probablement à l'écrire, le chagrin dont il souffrit sans doute pendant les interminables mois de répétitions, la contrariété qu'il a certainement ressentie en voyant sa pièce jouée huit jours avant la fermeture de notre seconde scène lyrique, toutes ces choses et bien d'autres encore me remplissent d'indulgence pour une œuvre si douloureusement enfantée, si malchanceuse et, en fin de compte, si innocente. Quoi qu'il en soit, ces tribulations n'auront pas été inutiles à M. Albert Cahen, le compositeur de *La Femme de Claude*, que le public, malgré les représentations très honorables du *Bois* et du *Vénitien*, s'obstinait à considérer jusqu'à ce jour comme un simple amateur et qui, grâce à elles, a gagné son premier grade dans l'armée régulière de la musique.

En reculant l'action du poème à l'époque des guerres de 1792, en faisant de l'inventeur Claude Ruper un général et d'Antonin un capitaine, M. Louis Gallet a fourni à son collaborateur un drame très adroit, très mouvementé et très bref, mais n'ayant plus rien du symbolisme farouche qui rend l'ouvrage d'Alexandre Dumas si curieux et si intéressant, en dépit des vives critiques qu'il a toujours soulevées. Là, Delphine — et non plus Césarine — n'est point la Bête formidable et superbe qu'explique si éloquemment la lettre célèbre à M. Cuvillier-Fleury, mais une femme quelconque qui vole un plan de bataille pour le vendre à l'ennemi, et tous les personnages sont ainsi ramenés aux proportions ordinaires des héros de l'opéra habituel, ne rappelant que par leur silhouette les êtres de rêve que Dumas fils marqua de sa griffe puissante. Ceci admis, nous retrouvons dans la pièce de M. Gallet, très habile, je le répète, les éléments que nous connaissons déjà et que je ne crois pas indispensable d'énumérer de nouveau. M. Albert Cahen qui a été élevé à bonne

école d'art, en a tiré le meilleur parti qu'il a pu. Son travail consciencieux et correct, en somme, témoigne d'un effort évident. Sans doute, désirerait-on y sentir plus d'inspiration, de fougue et de fantaisie, y reconnaître un sentiment plus net et plus juste du théâtre. Mais pourquoi insister? J'ai dit, en commençant ce rapide compte rendu, pour quelles raisons je me promettais de n'y apporter qu'indulgence et douceur et je ne veux pas me manquer de parole à moi-même.

L'œuvre est courageusement défendue par M. Bouvet, un Claude rude et tendre à la fois, MM. Jérôme et Isnardon, Mlle Nina Pack, une Delphine cauteleuse et violente à souhait, Mlle Marguerite Pascal, dont la voix n'est pas sans charme et qu'il faudra revoir dans un rôle mieux approprié à sa nature que celui par lequel elle débute, et enfin par l'orchestre de M. Danbé.

Après *La Femme de Claude*, on nous a offert une excellente reprise de *Don Pasquale*. Faut-il l'avouer? la partition de Donizetti, qui d'ailleurs est d'une gaieté délicieuse et parfois aussi d'une fraîcheur mélodique des plus rares, a ravi tout le monde. Sans recherche d'effet, sans jamais tomber dans la farce grossière et lourde, avec une sobriété, une mesure, une finesse remarquables, M. Fugère s'y montre désopilant. MM. Clément, Badioli et Mlle Parentani, de bonne grâce joyeuse, lui donnent la réplique.

Alfred Bruneau

LA SOIRÉE

La représentation de *La Femme de Claude* à l'Opéra-Comique doit être considérée comme le triomphe de la patience et de la ténacité.

Eue depuis deux ans aux artistes, répétée depuis ce temps-là par intermittences, annoncée cent fois dans les Courriers des Théâtres, elle s'est vu successivement dévancer (si l'on peut dire) par une dizaine d'œuvres inédites et bien davantage de reprises. Mais M. Albert Cahen revenait là, toujours, patiemment, tranquillement, silencieusement, inexpugnablement :

— Voyons, disait-il, pourtant quelquefois, quand passerons-nous?

— Votre enterrement viendra, soyez tranquille, lui était-il répondu.

La pièce avait primitivement quatre tableaux, elle n'en a plus que trois. Elle durait auparavant deux heures et demie; on l'a allégée d'une bonne heure de musique, et l'orchestre l'expédie à présent en une heure vingt minutes exactement. Elle contenait des ensembles, des parties de concerts, on a enlevé successivement tout cela, et encore des musiques militaires, la chanson de Cadet-Rousselle qu'on aurait entendue dans la coulisse! Même on a privé Mlle Nina Pack d'un air de harpe qu'elle devait jouer quelque part dans la pièce; au point que j'ai entendu dire: « Ce qui reste de musique à présent ne nuira pas à la clarté de l'action! »

N'importe!

Du moins se rattraperait-on sur les décors et les costumes? Le 1^{er} acte et le 3^e se passent dans un décor de *Werther*, une table verte, quatre chaises, deux cartes collées au mur, deux sabres peints sur la toile, un fusil et une paire de pistolets. Le 2^e se déroule dans le décor du bal de Sceaux du *Chevalier d'Harmental*.

Mais les costumes sont neufs, il n'y a pas à dire.

Jouerait-on la pièce l'hiver? Sans doute! Mais l'hiver passa. Attendons le printemps... Le printemps passa. L'été vint, avec la menace de la fermeture proche. Et comme fond le beurre au soleil, *La Femme de Claude* fondait avec l'approche des chaleurs! Mais, toujours souriant, toujours doux, toujours courtois, M. Albert Cahen dit: « Allons-y! »

Et c'est ainsi qu'on a entendu hier soir *La Femme de Claude*, et qu'on l'entendra trois fois encore avant la clôture.

Les artistes, est-il besoin de le dire? savaient leurs rôles sur le bout des doigts, pour l'avoir appris trois ou quatre fois. Aussi les amis de l'auteur, venus pour l'applaudir hier, ne se firent-ils pas faute d'acclamer la maîtrise de Bouvet, sa diction merveilleuse et sûre, et le jeu intelligent, dramatique et varié de Mlle Nina Pack. Mlle Pascal, une débutante engagée, il y a bientôt deux ans, pour jouer le rôle de Jeanne, et qui voyait sa jeunesse se faner dans la vaine attente, a paru grandie aux amis qui ne l'avaient pas vue depuis le commencement des répétitions.

Mais tout est bien qui finit bien. Les auteurs paraissaient ravis de leur soirée. M. Louis Gallet avait oublié la torture du ciseau, M. Cahen ne s'en souvenait pas davantage, et, de même que les marins se signent après les luttes contre l'orage, les auteurs étaient tout prêts à signer encore avec M. Carvalho.

Un Monsieur de l'Orchestre.